

MEZZA

&

VOCE

Deuil tardif

Livia POLJAK

Le texte qui suit est une traduction du poème « Kései sirató » écrit en 1935 par le poète Attila Jozsef.

Durant sa courte vie, **Attila Jozsef (1905-1937)** est considéré comme l'un des poètes hongrois les plus appréciés du XXème siècle dans son pays natal. Né parmi la classe ouvrière des banlieues de Budapest, il grandit dans la pauvreté, ce qui aura une forte influence sur son style littéraire.

Quand Jozsef a trois ans, son père quitte la famille, laissant Jozsef et ses deux sœurs aînées à la charge de leur mère. Elle travaille comme laveuse pour subvenir aux besoins de ses enfants, mais meurt très jeune. Jozsef n'a que quatorze ans. La mort de sa mère a un impact profond sur le futur poète et est un thème récurrent dans son œuvre (comme c'est le cas dans « Deuil tardif »), ainsi que la dureté de la vie ouvrière et la pauvreté qu'il connaît

étant enfant.

Au lycée, Jozsef a déjà commencé à écrire et à publier des poèmes. Mais lors des dernières années, son talent se retourne contre lui. S'il lui permet de continuer ses études au niveau universitaire, en Hongrie puis à la Sorbonne à Paris, dans l'espoir de devenir professeur, le thème de ses œuvres est largement impopulaire auprès des élites académiques et dans l'esprit du temps anti-socialiste et anti-communiste qui suit la Première Guerre mondiale. La première version d'un court poème appelé « D'un cœur pur » (je n'ai ni père, ni père/ni dieux, ni terre/ni berceau ni coffre/ni bisou d'une amoureuse) mène à son expulsion de l'université et des cercles littéraires et académiques hongrois pour le restant de ses jours.

Il continue à faire publier ses œuvres et à travailler comme traducteur français-hongrois au sein d'une banque, mais sa vie devient difficile après son expulsion de l'université. Il souffre de troubles nerveux et anxieux, et, après plusieurs crises publiques, il est diagnostiqué comme schizophrène. Il fait plusieurs tentatives de suicide, et finalement, le 3 décembre 1937, il est retrouvé mort sur les voies ferrées du village de Balatonszàrszò.

Après la Deuxième Guerre mondiale, et le changement de régime politique, ses poèmes sont inscrits dans la liste des lectures obligatoires dans les écoles - ces mêmes écoles où il n'avait jamais pu enseigner. L'anniversaire de Jozsef est aujourd'hui la journée nationale de la poésie en Hongrie.

Traduction

Une fièvre de trente-six degrés me brûle sans cesse
et toi tu ne me soignes pas, maman.
Comme une fille si facilement perdue,
tu te couches dans les bras de la Mort.
Dans la douceur des paysages d'automne et les bras des femmes
charmantes,
je tente de te recréer ;
mais en vain, je vois que les saisons qui passent
ont déjà éteint cette flamme ardente.

J'allais à la campagne dernièrement,
l'armée revenait de la guerre,
son arrivée à Budapest laissait la ville en chaos,
les magasins étaient vides - même le pain introuvable.
Je m'allongeais sur le toit du train,
avec un sac de pommes de terre et du millet,
pour toi, ton fils têtu trouvait du poulet
mais toi tu n'étais plus.

Tu t'es reprise à moi, ton corps et toi,
tu les as offerts aux asticots.
Ton fils, que tu réconfortais et grondais,
comprend : tous tes mots n'étaient que des mensonges.
Toi qui remuais ma soupe et la refroidissais de ton souffle,

en me disant: « Mange mon cher ! C'est pour moi que tu vas grandir ». Désormais, il ne reste que le goût du sol mouillé à tes lèvres vides - tu m'as bien trompé.

J'aurais dû te laisser manger ! Ce souper
que tu m'offrais- te l'ai-je demandé ?
Et ton dos, pourquoi l'avoir courbé ?
Pour le redresser au fond d'une barrique ?
Je serais heureux si tu pouvais me battre de nouveau !
Je serais ravi car cette fois je te frapperais moi :
Tu es nulle ! Tu cherches à disparaître,
et emmener tout avec toi !

Tu es plus grande impositrice que toutes ces femmes
qui trichent et flattent !
Si vite, si sournoisement, tu abandonnes cette âme
produit de souffrance et de l'amour inadéquat.
Tsigane ! Tous tes gestes tendres disparaissaient
à la dernière heure, tu me les a volés !
Ah, ton enfant désire jurer –
tu m'entends, maman ? Ordonne-moi de me taire !

Peu à peu mon esprit éternel se réveille,
la légende perd sa transe.
Tout enfant qui vit de l'amour maternel
se réveille de l'innocence.
Tous ceux nés d'une mère seront trompés,

soit comme dans mon cas, soit en décevant à leur tour.
Qu'on lutte contre ou qu'on soit en paix,
la mort nous attend de toute façon.